

[5 janvier, Paris]

5 janvier 1959. Quatorze heures.

Mille choses agréables et cafardeuses. Ma mère a invité Marcelle et moi à passer cinq jours dans le meilleur hôtel de Trouville : ce fut très agréable. Ces plages et ce vent qui fouette, au bord des vagues ! Puis les fêtes de Noël et du Nouvel An ! Le mois de décembre s'est presque entièrement passé en fêtes, repas, restaurants. Fin janvier, Marcelle et moi partons en Autriche. Et je ne fais toujours rien puisque mon père me paye. Son affaire le lui permet largement.

Écris mon livre qui est assez lancinant. Cl[au]de Mauriac a répondu à mon conte, me disant qu'il allait lire *Les Heures...*

Mais les crises de cafard emportent tout parfois. Sans raison. L'une des vagues raisons a pu être Danielle. Nous nous voyons toujours et il y eut en moi un genre de « coup de foudre » : avons couché ensemble (presque !) Mais ses vingt ans sont encore bien naïfs et finissent par creuser le fossé. Oui, j'avais cru... Expliquerai plus tard.

Je repense aux fêtes : chez Solange, pour le 31, ce fut très réussi. An nouveau, sois...

[7 janvier, Paris]

7 – 1 – 59. Minuit.

Songeries, et pas seulement sur mes bas tirages : *DA* : mille deux cents. *HR* : mille sept cents (retours non inclus !) Médicalement bas, vu mon œuvre.

Ai reçu cartes de mes élèves de Nevers (et on ose dire – au ministère – que je ne sais pas enseigner).

Pas d'Autriche vu le change ! Irons (peut-être à Châtel). Et les songeries...

[17 janvier, Paris]

17 – 1 – 59. Quinze heures.

Petite angine. Beau soleil sur la Seine en crue. Ai... avec D. et sens des remords assez compliqués. Hier, ai calculé le nombre de rencontres jusqu'à présent et ai trouvé plus de cent. Mais Marcelle est tout.

Aime l'idée de Claudel – vue en Chine – sur Tao, vide, et Rythme vital – cardiaque (!) – des choses – en pulsions hautes et basses.

[28 janvier, Paris]

28 – 1 – 59. Douze heures trente.

Séries convergentes de marches et de démarches : Madame Beyrou (Denoël) plaide en ma faveur (par son beau-frère) pour ma nomination à Paris. Solange Baudry, (connue à Caprera) a à Sainte-Anne vu un toubib qui m'a donné l'indispensable certificat pour décrocher cette même nomination. Ai d'ailleurs longuement parlé hier à ce médecin. Mon cas est évidemment un peu à part (comme tous les cas !).

Cruelles obsessions (ratage mystique et social), femmes, onanisme, rage, morceaux du passé de Marcelle (mais je n'en parle plus) « amour du bas pour venger le haut ». Le docteur écoutait. J'aurai à revenir. Mais l'écriture pour moi est le « souffle vital ». *Pneuma*. Évidemment. Encore faut-il, comme je le lui ai dit [,] « faire de ce magma, un monument ». Danielle : nous nous voyons. Elle est ma « maîtresse », et un grain de folie se glisse dans mon déroulement. N'en ai pas encore parlé au docteur. Mais lui ai parlé de « Fugue ». On verra.

Ma mère me dit que l'onanisme est « de famille » sans rien préciser de plus. Est-ce possible qu'elle ?... D'ailleurs, ma volonté y a mis pour une grande part le holà.

Rien sur mon livre : mais peut-être faut-il patienter ? Le troisième est en train, qui sera – comme Bessis me l'a dit (elle m'avait invité chez elle à un whisky) – « ou l'*Odysée* ou rien. » Ce ne sera pas rien.

Dimanche, bien équipés, partons skier à Châtel. Voilà.

[1^{er} février, Paris]

[X] 1^{er} février. Dix-neuf heures.

Nous partons pour Châtel. Je ne sais ce que j'ai ; hier Danielle pleurait, et ses longs cheveux noirs, ses yeux clairs... J'ai quoi ? Marcelle finit de tout installer. Me suis-je embarqué ? Bien fait pour moi. Au psychiatre j'avais dit parlant de mes obsessions plus celle d'écrire : « Je dois faire de ce magma un monument ».

Danielle... Michèle... Les mêmes ballades, les coins des rues et des quais, de soleil couchant, sauf que j'ai « pignon sur rue », ah ! avec surtout, bagnole et tout ! Mais la question n'est pas là : créer, sortir de moi le cela qui s'imposera, sans courir derrière ma biographie...

Hier, avec mes parents, au restaurant russe, joyeux, décontracté, si ce n'est les moments où l'autre visage en filigrane... Mais au fond, ce n'est que mon angoisse, inaltérable, insatiable, qui a trouvé un objet où se fixer. Avant, ma situation précaire (suppléant) les refus (éditeurs) amortissaient l'angoisse en me faisant croire qu'elle avait un lit. Non. Elle n'en a pas. Plus je m'étale, plus elle s'étale. Et c'est bientôt contre elle que je vais implorer...

L'amadouer. Un son de voix, un regard, un infime détail, avivent une blessure jamais faite, et pourtant jamais guérie.

Et ma soif de dépaysement égale ma peur du vague.

Enfin ! À l'ENSET le prof Bloch nous a dit que les angoisses du départ étaient une sorte de folie, forme amadouée...

Dieu... qui d'autre que Toi puisque l'autre c'est toujours Toi... [X]

[26 février, Paris]

26 février [19]59. Vingt heures.

La page du 1^{er} février, je viens de la lire à Marcelle (la fin). Je trouve cette page assez effrayante, et certes de quel droit suis-je là à geindre vu que... Avant, tout se ligait, tandis qu'à présent (touchons du bois) ces vacances permanentes, et l'argent, et des voyages, voiture, livres... et surtout le fait de pouvoir s'exprimer, oui, l'essentiel...

À Châtel avons passé trois semaines magnifiques ! Suis bronzé. Écris le troisième roman ! Là-bas, brouillons d'aventures avec numéros de téléphone échangés... Et ici, n'ayant rien du ministère, suis toujours à me balader. Ai revu Danielle. Que dire d'autre ? Ai besoin d'autres femmes, satisfait ce besoin dans [la] mesure du possible, mais aime Marcelle et pense à Da... Amorce de printemps.

Formidable cette idée du multiple dans l'unique, que j'ai eue le 1^{er} février. Dieu est Tout, même son contraire, c'est-à-dire Dieu, dit à peu près Büchner dans *Danton*. En Dieu le non-être et l'être se mêlent. Mais c'est à creuser. Au moins ça pourrait peut-être expliquer pourquoi ce Tout n'explique Rien. Mais n'est-ce pas un jeu de mots ?

À Châtel, il y eut soirées, déguisements, flirts, Colette, son mari et une amie Maryse (leur voisine à l'ex-Claridge) qui a voulu se suicider et ne manque pas d'une certaine allure (Marcelle râle quand je dis ça). Ai gagné deux étoiles au ski, sans être bien doué malgré ma culture physique. Ici pense vaguement préparer une thèse. Racine. Une fois de plus... Mais surtout qu'elle marche, la foule, qu'elle marche, marche, et comprene à la fin, ce que je suis. Et la vacherie de certaines critiques ! Enfin !

[18 mars, Paris]

18 mars. Midi. [19]59.

Les petits épargnants de la littérature : ils me dégoûtent encore plus que les escrocs (ex. : Cayrol, le type le plus con du con).

Les petits épargnants croient qu'en mettant bout à bout leur impuissance ils acquerront la puissance ! C'est vrai que le grotesque ne tue pas.

Hier, reçu sur ma demande par Mademoiselle Lavaud, amie d'une amie russe de ma mère. Elle a un grand poste à *Paris-Match*. Et moi veux un peu voir ce que c'est, surtout des voyages. Avons bavardé une heure. Lui ai laissé quelques critiques (bonnes) sur mon livre (mes livres) et dois attendre. Elle en parlera au rédacteur en chef Gaston Bonheur – écrivain (paraît-il). Pendant que j'attendais ai vu défiler [illisible] « grands cerveaux » : Bisiaux, le gros, ex-membre de la défunte revue *84*, dont il était un des « médecins » (une nullité plumitive d'un type achevé). Cet ex-cénacle (Brenner, Kern, Lambrichs) tournait autour de Thomas, promu au rang de chef parmi ces sans grades du cerveau ! (Qui m'ont tous reçu du haut de leur impuissance.)

Ai vu également le bouffi successeur d'A. Monnier : ayant mené l'affaire à son heureuse conclusion (faillite), il est allé mettre ses capacités au service de *Paris-Match*. Serait-ce un dépotoir ?

[9 avril, Paris]

[X] 9 avril.

Aucune démarche n'a rien donné : journal, ministère. Pour ne pas perdre mes deux cent mille francs, vais peut-être être obligé d'aller à Boulogne en cette fin d'année scolaire. Le chef de bureau m'a pour l'an prochain laissé espérer un poste plus rapproché...

Et Danielle ? En voyage, ne me manque pas trop. Ici à Paris, « vu que je la vois ». Avons eu une scène, et elle a pleuré : je lui avais reproché son insolence vis-à-vis de ses parents. Mais hier ai appris à son bureau qu'elle était malade. Dans ma rage de voir qu'elle n'avait laissé nulle commission pour moi, ai écrit chez elle une lettre vache et bête, dont j'attends jusqu'à samedi la réponse en Poste restante. Sinon, fini. Y penser me dessèche la gorge. Et à Boulogne ? Comment concilier tout ? Continue mon roman, et pense, soupèse, espère et rage, sombre. Je veux ce « quelque chose »...

Ai honte en pensant que je me suis trimballé hier devant les fenêtres de D. (rez-de-chaussée). Rien. Aucun signe. N'aurait-elle pas pu penser que je viendrai ? Et c'est de rage que j'ai écrit cette lettre où je lui annonce ce samedi comme dernier délai pour une lettre d'elle, sinon « tout sera fini entre nous. Au moins je n'aurai pas le regret d'avoir mis à trop rude épreuve ta tendre jeunesse » (je me rappelle les termes). Et puis :

« Tu trouveras mon langage dénué des fioritures dont les autres correspondants ornent leurs missives : mille excuses. »

Tout ça parce qu'elle n'a pas « maintenu contacts ».

Samedi dernier, dans la forêt de Saint-Chéron, nous étions allongés sur nos manteaux, au pied d'un chêne et Danielle embrassait mes pieds. [X] D'ailleurs, aujourd'hui, chez Denoël (n'ai toujours aucune traduction) la sœur de Le Clech ne m'a-t-elle pas dit que j'avais un « charme dangereux » ? Mais je tombe souvent sur des trucs...

[19 avril, Paris]

19 avril. [19]59. Onze heures.

Bien sûr, ai reçu réponse, déchirée où elle a raison. Y ai répondu, etc. Depuis une semaine n'écris plus car sa lettre m'a paru trop littéraire. Eh bien ! Elle n'écrit pas non plus. Sale orgueil, je te materai ! Elle devrait, quoique moi n'écrivant pas, m'écrire quand même, à cause de ce besoin d'épanchement que donne l'amour, soi-disant. Sinon, c'est de la merde !

Lui écrirai cela de Boulogne où nous allons d'ici cette après-midi. Mon roman me « sauve » [.] Lis Kazantzakis : *Le pauvre d'Assise*. Passages étonnants !

[25 avril (1), Boulogne-sur-Mer]

[X] 25 – 4 – 59. Midi.

Sommes à Boulogne. Marcelle a trouvé le premier étage d'une villa sur la mer, à Wimereux. En ce moment par la baie vitrée, voit la marée montante. Grisaille du nord, mais en même temps âpreté et vigueur.

Au collègue, quelconque sauf que le dirlo a entendu parler de mon livre et m'a aménagé un emploi du temps avec des journées et après-midis libres. Le niveau semble assez bas.

D. m'a écrit, vu mon silence. Au fond, elle a un manque de goût effarant, me demandant si mon « cœur saigne ». À balayer !

À part ça, rien. Notre appartement est confortable. L'air marin devrait faire du bien. Mais n'ai pas « retrouvé » le Boulogne de mes seize ans !

[25 avril (2), Boulogne-sur-Mer]

La mer passe son temps à monter et à descendre. Il pleut. Cet après-midi, courses en ville et me suis épuisé en un voyage dans le Temps consistant à retrouver – en vain - la rue de Raymond Minet. Ces années passées...

Curieux de marcher sur des traces à nous : on ne pose plus les pieds de la même façon.

Et puis cette mer et ce gris m'impressionnent, brassés à contre-sens par le vent. Et puis, je pense à mon roman qui en est aussi à un tournant. Avons visité Le Portel, très typique, nous sommes renseignés sur la traversée vers l'Angleterre. J'espère à ce propos que l'administration me payera mon arriéré, puisque j'ai fini par rejoindre mon poste.

Le soir tombe. En un certain sens Paris me semble loin, ne serait-ce que Danielle **[X]** ou la sortie mercredi dernier avec les Baudry (les amis de Caprera) dans ce petit restaurant cabaret à l'ombre de Notre-Dame. Par moments mes sensations de rêve reviennent : horribles étranglement d'impressions.

[10 mai, Wimereux]

10 mai [19]59. Vingt-et-une heures.

Ai envie de dire : je crois en mon avenir ; pas en mon destin. Non. C'est le contraire : je crois en mon destin et pas en mon avenir. Et pourtant si. Je crois en mon avenir dans la mesure où il débouche sur mon Destin.

Viens de lire dans *Figaro Littéraire* dialogue P[ère] Pouget (autodidacte) et Bergson. Laissons les détails de côté. Mais Dieu n'est pas *deus ex machina*. Impossible. Puis : par le symbole, on peut tout expliquer. D'autre part, expliquer quoi ? Les mots-clés : à son image, à sa ressemblance, etc. signifient lieu, voie d'accès possible vers... Moi, je vois la chose différemment.

La seule limite que nous puissions attribuer à Dieu est l'illimité. L'illimité est là comme source de toutes les limites qui peuvent exister. Nous n'avons pas le droit de parler de : Toute-puissance, de Toute-perfection, Être suprême, bref nous n'avons pas le droit (ni le pouvoir) de faire de Dieu le couronnement de l'homme. Dieu c'est ce qui est sans limite.

Donc : l'espace et le temps. Et on en revient à Kant, et même à Einstein. Non. Nous concevons l'illimité de l'espace et du temps ; on les utilise, on les réduit, on les jalonne. L'espace se réduit au Temps et le Temps est-il autre chose qu'un égal de vie ? C'est-à-dire une limite à la mort ?

Donc ces deux éléments sont toujours illimités de la même manière. Et cette identité constitue justement leur limite. Ce sont des boîtes vides et les hochets scientifiques qu'on y accrochera n'y changeront rien même s'ils doivent faire sauter ces boîtes, car ils sauteront « quelque part », volatilisés ; c'est le système des boîtes de vache qui rit. Les chiffres sont infinis. Au fond, il y a mille infinis. Mais ce sont des séries analysables. Repérables.

Mais : l'illimité est le pouvoir de concevoir l'Infini. Dieu est illimité et l'homme à son image est cette fonction de nier l'infini. L'homme est partiellement illimité. L'infini est égal à lui-même. L'illimité jamais. Je dirai même que l'illimité a sa source dans l'inconcevable, l'impensable, bref le privatif : *in*.

L'Esprit est plus infini que l'infini puisqu'il a conçu l'infini. Et tous les infinis matériels ont été prouvés scientifiquement. Seul l'esprit ne peut pas se démontrer lui-même. L'infini peut finir, mais l'illimité est ce qui restera sans limites. Il est inconcevable. Donc, il est Dieu. Dieu est inconcevable, donc, on n'en peut rien exiger. S'il n'est pas instrument, il n'est rien. Mais c'est le rien inconcevable. L'inconcevable c'est l'illimité de nature, rendant tous les infinis possibles, et peut-être se rendant lui-même possible. C'est cela. Et tout est là. Tout ce qui est de l'autre côté de la marge (et qui n'est pas la mort) est Dieu. Comment le concevoir puisque c'est l'autre côté ?

Mais la marge est franchissable, sauf qu'étant donné que c'est notre marge à nous, ce n'est plus divin dès qu'il nous est donné de la percevoir.

Donc, le concevable et l'inconcevable n'ont aucun point commun, et pourtant l'un découle bien de l'autre ? Et le comble justement est que cet inconcevable existe, de par sa nature même. Dire que l'inconcevable n'est pas est déjà inconcevable. Mais qu'y a-t-il dans cette notion ?

[3 septembre, Paris]

3 septembre. Midi. (1959)

Silence de deux mois et demi !

Il y eut... mille choses et pourtant désir de résumer en trois lignes : vacances, Espagne, retour, préparation de l'agrég de Lettres modernes. Continuation de roman. Après Wimereux, nous sommes restés cinq jours à Paris préparant notre départ pour Sylvabelle et l'Espagne. Mes parents se sont envolés pour Moscou le 5, et nous sommes partis le 8. Voyage à travers les paysages connus (Bourgogne – notre ancienne logeuse est morte). Nevers (arrêt d'une heure pour réclamer mon arriéré et rencontré par hasard une ancienne élève mademoiselle [illisible] qui a eu l'air ému), puis continuation vers le Midi en passant par Vienne (ah ! Le dîner chez *Point*. Vaison-la-Romaine), et enfin Sylvabelle. Les Bastien étaient là, nous nous sommes embrassés (surtout avec Robert) et les vacances ont commencé. Plages, baignades (j'ai fait des progrès cette année et vais nage beaucoup plus loin) rires et jeux. Comme toujours, je peux, des heures durant étonner Robert parler de ces voyages. Les trois semaines ont vite passé.

Et ce fut le départ pour l'Espagne à travers une partie de la France encore inconnue de nous, jusqu'à Perpignan. (Collioure, Banyuls, Elne), et Espagne. Que dire ? Certains paysages grandioses, un Alhambra de Grenade extraordinaire (moins par la ville), deux villes qui « valent le coup » : Cordoue et Tolède, et des palaces tout à fait somptueux (à Séville, un ancien palais andalou). Beauté de la sierra Nevada et des montagnes ocre, beauté de Tarifa et de la côte d'Afrique qu'on longe en allant vers Cadix, ciel et parfums d'Algésiras, pittoresque de Gibraltar (soldats anglais, américains, cafés, flonflons, hispano-anglo-saxon). Mais grandes déceptions et nombreuses « arenas » [,] Séville, Madrid (l'Escorial et même le Prado – sauf quelques Titien et Greco). Seuls les vestiges arabes sont beaux. Et la voiture a eu des « pannes » : levier de vitesse cassé, chute dans un trou, vol. De plus sommes montés au sommet de la sierra Nevada, (trois mille quatre cent soixante-dix-neuf mètres), route la plus haute d'Europe, à pierres et à trous, avec au-dessus du vide des raidillons à vingt-cinq pour cent. J'en ai appris l'existence à Grenade, un soir où nous allions en car voir les gitans au Sacromonte (d'ailleurs, tout à fait curieux).

Entre temps, mes parents revenus allaient se reposer : mon père au Mont-Dore, ma mère chez sa sœur à Sannes. Et à Bordeaux nous avons retrouvé ma mère et là, huit jours de repos au Pyla près d'Arcachon (les Landes infinies) et retour « pieux » par la merveilleuse Dordogne (Quercy, Périgord). Toutes les petites routes, ces bourgs étagés (Rocamadour et autres), ces aspects médiévaux (Sarlat) et les forêts, ces lignes sinueuses d'arbres et d'eau ! Ai même été revoir la ferme (oui) où j'ai été en [19]43 (vous vous rendez compte ! à qui suis-je en train de parler ?) La femme est veuve, a un air de cauchemar et m'a vaguement reconnu.

Retour à Paris. Et mon père aussi, et, c'est le beau mois de septembre, dans la fraîcheur première du pré automne. Et alors, vais préparer l'agrég de Lettres modernes, lors de notre passage à Nevers, nous avons lu dans *Combat* qu'elle était née. Joie. Enfin ! Et de plus, – et ce n'est pas négligeable car ça ne m'arrive pas souvent – je remplis les conditions requises dans la catégorie fonctionnaire. Mon père me défrayera de tout ! Fameux ! Et fameux que ses affaires marchent (touchons du bois). Il m'aura fallu attendre trente-six ans pour pouvoir étudier avec l'âme de vingt ! (car l'ENSET fut plutôt pénible car il fallait *coûte que coûte* sortir du primaire!).

Le programme est très lourd mais : ni histoire ni géo qui fut mon cauchemar et mon usure pour l'ENSET. Toutefois l'ENSET aura servi pour être fonctionnaire et bénéficier ainsi du régime transitoire sans latin valable jusqu'en [19]62. Espérons que je décrocherai l'agrég jusque-là !

Et mon œuvre ? Elle se poursuit lentement, subira d'inévitables retouches et la continuerai lentement cette année.

Le programme comprend littérature, culture générale, deux versions au choix et grammaire ancienne et moderne. Mes licences et l'ENSET m'y ont déjà un peu préparé et c'est un peu dans mes cordes.

Voilà. Et on verra bien.

[23 septembre, Paris]

23 septembre. [19]59. Onze heures soir.

Donc à plein l'agrég. Et espère.

Donc : plus de rendez-vous sauf hier avec Solange (de Caprera). Mais rien sinon quelques jeux de mains. De plus, n'ai donné suite à aucun numéro de téléphone. La journée se passe à lire, recopier, apprendre. Vois ma mère, et trouve chaque jour le temps d'écrire deux pages.

Que vaut mon roman ? Il se déroule dans la parole du héros et les temps s'enchevêtrent. Et les actions. Plus de passé ni présent, mais d'instables limites bariolées. Et après ? Est-ce qu'il ne traîne pas ? Est-ce que ça répond au dessein initial : la marche chaotique de l'homme vers la lumière, cet autre « lui-même » ?

Temps et action disparaissent dans la parole qui à son tour s'annihile en eux. On verra. (*L'Odyssee* comme a dit Y. Bessis.)

Marcelle en Espagne (dans la salle de bains du palace de Malaga) s'est fait une fracture et non une entorse. Elle a la jambe bandée.

La ligne droite n'est pas le chemin le plus court, car elle est ennuyeuse : et ce qui est ennuyeux n'est jamais court.